

Pour non-liseurs

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 30(6), 117–121.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS BILODEAU
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
FRANÇOIS RICARD
PIERRE VADEBONCŒUR

Expression personnelle

En visitant le premier étage du nouveau Musée des beaux-arts du Canada, où sont rassemblées les collections de peinture canadienne, on peut apercevoir d'abord un grand nombre de paysages dits traditionnels — montagnes, neige, clochers — peints, mettons, entre 1880 et 1940. De prime abord, ils se ressemblent tous plus ou moins. Mais à mieux regarder, on découvre bientôt qu'en dépit des conventions de sujet et de manière qui régissent parfois lourdement ce type de peinture, des personnalités, des visions singulières réussissent néanmoins à s'y exprimer — quoique avec une sorte de discrétion ou de sobriété, qui les voile à première vue mais les fait paraître encore plus saisissantes et indiscutables une fois qu'on a perçu leur présence.

Le même paradoxe — mais en sens inverse — vous frappe de nouveau quand ensuite vous vous retrouvez devant la peinture dite moderne, en particulier la peinture «automatiste» des années 1940. Certes, Borduas ici triomphe magnifiquement. Mais il y a aussi les disciples, les épigones, dont on peut voir se succéder les compositions «sans titre», inspirées, selon la théorie, par une liberté absolue. Cette peinture se veut l'expression directe et spontanée de l'individualité profonde de chaque artiste, le pur jaillissement de la sensibilité, en l'absence de tout sujet ou manière imposés d'avance. Or cette fois, quand on y regarde un peu plus longtemps, on est

frappé au contraire par la ressemblance, par l'espèce d'uniformité qui rapproche ces tableaux soi-disant sans contraintes. Comme si, au bout du compte, toutes ces subjectivités bruyamment libérées, toutes ces «expressions personnelles» sauvagement transcrites sur la toile, venaient tranquillement se ranger en une série aussi conventionnelle, aussi attendue que les cabanes à sucres tant décriées. Ces inconscients, ces gestes «automatiques», ces individualités uniques et libres, en effet, donnent des tableaux qui s'imitent curieusement les uns les autres — et imitent non moins curieusement ceux du maître. Moins que des personnalités rejetant tous les codes pour se donner libre cours, ce qu'on voit alors, c'est le triomphe d'un code, justement, qui tend à égaliser, à abolir toute personnalité et toute singularité. La liberté, l'«expression personnelle», ici, n'est qu'un style d'époque, un effet d'école, c'est-à-dire le produit périmé d'une théorie touchante, certes, mais aussi naïve que les autres.

F.R.

Je dis que je vous tire la langue

Prenant le taureau par les cornes, tous les secteurs composant le gros des activités boursières ont mis la main à la pâte.

Serge Truffaut, *Le Devoir*,
le 22 octobre 1987, à la une.

Un secteur qui met la main à la pâte en prenant des taureaux par les cornes? Ce n'est pas si extraordinaire. Des reporters du *Devoir*, eux, font ça tous les jours...

Un animisme fou règne dans cette salle de rédaction. Isabelle Paré, pour sa part, met des «*systèmes de ventilation au banc des accusés*», et il y a de quoi puisqu'ils causent «*une panoplie d'inconforts*».

Robert Dutrisac, de son côté, voit des émissions REA souffrir de «*désaffectation*» (désaffectation?).

Tout ceci, on vient de le voir, on le verra, est agrémenté d'un français dont voici encore des exemples choisis au hasard

(octobre, début novembre 1987). Angèle Dagenais: «... troquer un rôle de financier en celui d'actionnaire». Robert Dutrisac: «... porter une grande confiance dans son courtier». Isabelle Paré: «les normes sont non seulement pas respectées mais souvent dépassées».

Les normes sont décidément pas respectées. Claire Gravel: «Réalisant que sa carrière de danseuse ne peut temporiser...» Pierre Cayouette: «Lévesque avait en dénégation la maladie et les médecins».

Voilà une langue dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est tirée par les cheveux. Voilà un style qui souffre de désaffectation, à moins que ce ne soit de panoplie.

P.V.

Aux grands maux...

Dans *La camera obscura du postmodernisme* (l'Hexagone, «Essais littéraires», 91 pages), Pierre Milot, désireux de «replac(er) le débat sur la modernité, l'avant-garde et la postmodernité dans ses conditions institutionnelles», ouvre à son tour le dossier des écrivains de la génération de *la Nouvelle barre du jour* et des *Herbes rouges*. Les six essais ici réunis, cinq articles retouchés et un inédit, visent à montrer que l'avant-garde québécoise des années soixante-dix s'est effectivement «institutionnalisée» et que ses théorisations ont le plus souvent procédé d'un «anti-rationalisme» et d'un «usage strictement rhétorique» de concepts empruntés à des modèles français rarement discutés. Pierre Milot en profite pour reprocher à Jean Larose d'avoir, dans un jugement antérieur*, «invalid(é) l'entreprise de l'avant-garde québécoise tout en laissant intactes les approches polymorphes de *Tel Quel*» et «ramen(é) l'ensemble du discours et des pratiques de la BJ/NBJ à la notion vague et équivoque de contre-culture». Résolu à crever définitivement l'abcès, Pierre Milot consacre

* «*La Barre du jour: une modernité bien de chez nous*», *Liberté* 159, juin 1985, pp. 19-47.

son dernier essai à une analyse de la polémique Habermas/Lyotard autour des concepts de modernité et de postmodernité, et en conclut que bon nombre d'écrivains québécois des vingt dernières années se sont entichés d'une mode parisienne, la «littéro-philosophie», qui, de Bergson à Foucault, «s'est toujours laissé surdéterminer par le style littéraire» au détriment du «rationalisme argumentatif». La maladie est plus répandue qu'on ne le croit; même une «instance de l'institution» telle que *Liberté*, pourtant «peu réceptive à la vague structuraliste et sémiotique», n'y aurait pas échappé.

À la mollesse des écoliers, scribouilleurs et arrivistes qui tour à tour sont intervenus dans les débats de et sur l'avant-garde au Québec, Pierre Milot oppose donc le rationalisme indéfectible du penseur immunisé contre la terrible tentation du «style». Lorsque l'auteur lui-même est convaincu que la pensée s'oppose à l'écriture comme un antidote à un poison, faut-il s'étonner de la médiocrité des résultats? Plutôt que des essais proprement dits, le fin raisonneur donne à lire des ébauches grossières où, quand il ne peine pas pour asseoir sa science, il avance fièrement des assertions du genre: «Le Nom de Larose», «Heureusement que l'institution est le repos du guerrier», etc. Impatient d'en finir avec la trivialité, Pierre Milot a tout simplement emprunté une voie qui, malgré les apparences, l'y ramène tout aussi sûrement que toutes les «fictions théoriques» dont il met en doute la rigueur et l'efficacité.

F.B.

L'hilarité du samedi

Dans la critique d'art du *Devoir* du samedi, l'hilarité est toujours au rendez-vous. Je lis au sujet d'une «œuvre» (peu importe laquelle): «une construction mentale dont la laideur embryonnaire contient une singulière énergie qui s'apparente à la notion de résistance». Il semble que ce charabia soit élogieux. Il faut lui reconnaître de la perfection dans le mimétisme: l'«œuvre» qu'il présente est un charabia du même acabit, une construction qui s'apparente à une notion. Devant la construction: l'artiste en pied. Il a l'air d'un fameux rou-

blard. Je lis aussi qu'on expose quelque part des «œuvres dont s'échappent des vibrations souterraines». Il doit y avoir un truc là-dessous, un bricolage électrique quelconque. L'effet du dispositif est si puissant que «l'imaginaire triomphe face à l'inexorable dureté de la mort». En voilà assez pour que le rire triomphe face à moi, mais le journal, soucieux que même les lecteurs les plus moroses rient aux larmes, propose six colonnes de cette force.

J.-P.I.